

## Avant-propos

---

Musanji Ngalasso-Mwatha

Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

Deux axes majeurs constituent l'ossature de ce livre et en structurent l'organisation générale<sup>1</sup>. La première partie développe une réflexion sur le sentiment de la langue, c'est-à-dire la conscience que prend naturellement le sujet parlant de la langue ou des langues en sa possession et, par ce biais, de son identité culturelle première. La seconde s'attelle à une analyse de la pratique littéraire comme lieu de la découverte de l'Autre, donc de Soi et de son identité seconde, par l'évasion, l'exotisme et l'engagement.

La conscience linguistique qui attache l'auteur à l'idiome du terroir explique non seulement le sens qu'il attribue aux mots de la langue et aux choses de la vie mais aussi la sensibilité exacerbée qu'il manifeste vis-à-vis des questions de langage dès qu'il s'engage dans l'activité littéraire en une langue seconde : la réflexion sur la problématique de la langue prend, à côté des enjeux thématiques, narratifs et descriptifs, une place prépondérante. Cette « surconscience linguistique »<sup>2</sup> pousse l'écrivain francophone, en

---

<sup>1</sup> La plupart des textes rassemblés ici proviennent des communications données au XX<sup>e</sup> Congrès international de l'AFSSA (Association for French Studies in Southern Africa), Association des Études Françaises en Afrique australe, congrès tenu à Gaborone (Botswana) du 2 au 4 juillet 2008. La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien financier de l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3 (Équipe d'accueil 4593 CLARE) et de l'Université du Botswana à Gaborone. Nous adressons nos vifs remerciements à ces deux institutions.

<sup>2</sup> L'expression est de Lise Gauvin dans *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 1997.

raison de sa situation dans l'entre-deux linguistique et culturel, à penser en permanence son rapport à la langue d'écriture, une langue qui est rarement sa langue maternelle. Cette pratique angoissée de l'écriture constitue, aussi paradoxalement que cela puisse paraître, un formidable moteur de créativité : c'est l'inconfort et l'avantage de la double appartenance.

Écrire dans une langue d'emprunt plutôt que dans sa langue propre est une entreprise qui s'avère périlleuse aussi bien sur le plan poétique que sur le plan politique, car elle pose, en même temps, le problème de l'efficacité du message et celui de la légitimité de l'écrivain<sup>3</sup>. Le débat actuel sur le rapport entre « littérature francophone » et « littérature française » trouve là une partie de son explication. La publication, en 2007, d'un manifeste littéraire intitulé *Pour une littérature-monde en français*, suivi d'un livre de titre voisin<sup>4</sup>, rédigé dans un contexte de doute sur la place de la culture française dans le monde tandis qu'on célébrait, par des prix littéraires, l'avènement des écrivains-exotiques-et-migrants issus de l'Afrique et de la Caraïbe, est venue raviver ce débat dans le monde des lettres en France et dans la francosphère mondiale. Des questions que l'on pensait implicitement résolues depuis longtemps sont posées de façon explicite. Les œuvres produites en français par des auteurs étrangers font-elles partie de la littérature française au même titre que les œuvres des auteurs français eux-mêmes ? La littérature francophone constitue-t-elle un enrichissement à la littérature française ou est-elle seulement une sorte de folklore destinée à amuser la galerie tout en donnant bonne conscience à ceux qui l'exaltent dans des discours situés à la frontière entre l'exotisme facile et le proxénétisme philanthropique ? Quand des prix littéraires prestigieux, comme le Goncourt, le Renaudot ou l'Interallié, sont attribués à des écrivains d'origine africaine ou antillaise s'agit-il d'une sincère reconnaissance d'authentiques talents ou d'un complaisant paternalisme aux relents néocolonialistes ? Dès lors quelle pertinence y a-t-il à distinguer littérature française et littérature francophone ?

Le manifeste et le livre ont suscité de nombreuses et vigoureuses réactions, pour ou contre, aussi bien dans la presse et les médias audio-visuels que

<sup>3</sup> Sur cette question lire Amedegnato, S. Ozouf, Gbanou, Sélom et Ngalasso-Mwatha, Musanji, *Légitimité, légitimation*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011.

<sup>4</sup> Le Bris, Michel et Rouaud, Jean, dir., *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

sur internet. Pour se prémunir contre l'ostracisme et la marginalisation qui les menacent, nombre d'auteurs issus des territoires naguère ou encore colonisés se croient obligés, pour se défendre, de proclamer haut et fort, tout à la fois, leur amour de la langue française et leur allégeance envers la France, leur francophonie et leur francophilie, comme si les deux choses étaient tenues par un lien de nécessité. Raphaël Confiant, auteur martiniquais qui écrit aussi bien en créole qu'en français, parle d'une « europhonie dominée » face à une « europhonie triomphante » et dit se placer, quant à lui, délibérément du côté des incrédules. Il a raison. La réaction d'Alexandre Najjar, écrivain franco-libanais, intrépide défenseur de la francophonie, est autrement plus virulente :

Le manifeste « Pour une littérature-monde en français » [...] est affligeant à un double titre : il constitue d'abord un « sabotage » de la part d'écrivains francophones qui, au lieu de brandir l'étendard de la francophonie [...], tentent de la « ringardiser » et sèment le doute dans les esprits, alors même que la plupart d'entre eux font partie d'institutions francophones ou de jurys de prix francophones. [...] La notion de « littérature-monde en français » ne veut rien dire, elle n'est qu'une *périphrase* de la francophonie [...] Affirmer, d'autre part, que « *personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone* » est tout aussi insignifiant, car personne n'a jamais prétendu que la francophonie représente une sorte d'espéranto. [...] Les personnalités qui ont signé le manifeste en question ont sans doute voulu insister sur l'apport des écrivains venus d'ailleurs à la langue française et leur initiative est, en soi, très louable. Mais en souscrivant aux syllogismes et aux analyses approximatives du rédacteur du manifeste, ils sont tombés dans le piège du dénigrement de la francophonie, alors que celle-ci, devenue une réalité incontournable dotée d'institutions de plus en plus efficaces, n'est pas en contradiction avec l'idée de « littérature-monde » et ne conduit nullement à marginaliser les écrivains étrangers d'expression française. Les auteurs du manifeste ont cru bon de reprocher au roman français de « se regarder écrire ». C'est le même reproche que nous leur faisons aujourd'hui.<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Najjar, Alexandre, « Contre le manifeste "Pour une littérature-monde en français". Expliquer l'eau par l'eau », in *Le Monde des livres*, vendredi 30 mars 2007.

Si l'on a beaucoup écouté, depuis quelques années, les auteurs du manifeste et leurs détracteurs institutionnels ou non, on a peu entendu d'autres voix d'écrivains situés dans la nébuleuse francophone. L'une d'entre elles, parmi les plus talentueuses et les plus reconnues dans le monde des lettres en français, la Franco-ivoirienne Véronique Tadjo, s'exprime ici même, dans ce livre, de façon libre et ouverte. Son texte prend valeur de témoignage et de profession de foi. S'agissant précisément de la « littérature-monde en français », elle se demande « si les grands prix littéraires sont une reconnaissance littéraire suffisante pour faire entrer les œuvres récompensées dans une littérature qui engloberait “le monde” ? De quel monde peut-il s'agir si ce monde ne s'exprime qu'en français ? »

Il demeure que nombre d'auteurs « francophones », de langue maternelle française ou non, perçoivent leur littérature comme une « littérature de colonie »<sup>6</sup> ou de « post-colonie »<sup>7</sup>. Ils décrivent le français comme une langue d'exil en mettant l'accent sur la distance physique et symbolique qui les sépare de la France. Il s'agit, en l'occurrence, d'un double exil, exil de la langue maternelle et exil de la langue normative, qui place les auteurs bilingues aux confins du semilinguisme, situation inconfortable où le sujet parlant, ou écrivant, ne maîtrise correctement ni sa langue maternelle (langue de l'émotion) ni sa langue seconde (langue de l'écriture), ni sa culture première (celle de l'enracinement) ni sa culture seconde (celle de l'ouverture et de l'épanouissement). En Algérie on parle d'« analphabètes bilingues » pour désigner les personnes bilingues frappées d'illettrisme et qui ne savent lire ni écrire dans aucune des langues qu'elles pratiquent.

<sup>6</sup> Gauvin, Lise, « Décalage langagier : le sentiment de la langue chez les écrivains québécois », in Musanji Ngalasso-Mwatha, dir., *Linguistique et poétique. L'énonciation littéraire francophone*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, p. 18.

<sup>7</sup> Parlant des écrivains africains nés après les indépendances politiques, le Djiboutien Abdourahman Wabéri parle des « enfants de la post-colonie » (*Notre librairie*, n° 135 [1998], p. 8-15). Jacques chevrier, lui, propose le terme *migritude* pour désigner, par analogie à la négritude, une forme de littérature née et se développant dans la migration et l'exil. Voir son ouvrage intitulé *Littératures francophones d'Afrique noire*, Paris, Edisud, 2006.

La langue est une carte d'identité, un capital patrimonial qui doit être valorisé sur le marché des biens symboliques ; elle est, comme dit Richard Millet, un refuge, un abri plus sûr que la nationalité ou que la citoyenneté :

Je me réfugie, me tapis, me résigne au plus secret, au plus humble, au plus petit de ma langue ; dès lors, où suis-je – en quel pays terre, corps – par cette après-midi de lumière ? Comment me tenir dans la langue comme au bord de cette lumière, de ce sous-bois – un peu en retrait des siècles et de moi-même, dans la syntaxe du monde ? [...] Je n'habite pas un pays réel mais ses espaces textuels, rêvés, subjectifs. Seules la vie et la langue nous sont données ; le monde respire ou s'enténébre dans la langue ; et je ne suis pas vraiment au monde comme je le suis à la langue.<sup>8</sup>

Le sentiment de la langue appelle nécessairement une réflexion sur le rapport à la culture et à la langue de l'Autre, à travers ce que j'appelle les trois E : évasion, exotisme et engagement, trois thèmes récurrents de la littérature universelle.

L'évasion c'est le fait de s'échapper d'un endroit où l'on est enfermé pour répondre à l'appel du large, de se débrider et de se déharnacher des carcans archaïques pour recouvrer la vraie liberté. S'évader c'est quitter l'étroitesse du local où l'on se trouve emmuré pour s'ouvrir/s'offrir à l'incommensurabilité de l'universel dont l'écrivain portugais Miguel Torga disait que « c'est le local moins les murs ». Il s'agit d'échapper à la monotonie et à la routine du quotidien pour découvrir un univers autre, différent, de préférence lointain, chaud, tropical. L'évasion procède nécessairement de la critique à l'égard du chez-soi qui mène à la découverte de l'Ailleurs, à la rencontre de l'Autre, donc à la redécouverte de Soi. L'évasion est une manière d'échapper à sa propre identité pour se réfugier dans celle d'autrui, par l'empathie, la sympathie, la catharsis.

Le besoin d'évasion, favorisé par les récits de voyage, rencontre la passion de l'exotisme<sup>9</sup>, cette fascination pour l'étranger, le lointain fantasmé, le

<sup>8</sup> Millet, Richard, *Le sentiment de la langue I*, Paris, Champ Vallon, 1986, p. 19-20.

<sup>9</sup> Sur l'exotisme lire Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 1978 ; Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité*

primitif imaginaire supposé proche de l'état de nature et éloigné de l'état de culture, le sauvage vivant hors de la cité, dépourvu de civilité et de citoyenneté. L'exotisme c'est le culte du lointain idéalisé parce qu'inconnu ou mal connu. Le voisin n'est pas exotique précisément parce qu'il est proche et connu. L'exotisme en tant que recherche du paradis perdu c'est le prétexte pour inventer un nouveau monde fondé sur la fable et la rumeur, l'irréalité et le mensonge, l'utopie et l'uchronie, espace et temps imaginaires dans un monde virtuel. L'exotisme c'est, en fin de compte, le regard que l'homme « moderne », bourré de préjugés et de complexes, pathétiquement usé par la civilisation, porte sur l'homme « primitif » usant de la nature, de manière sereine et symbiotique. Exotisme et primitivisme vont généralement ensemble : la recherche du paradis perdu débouche sur l'éloge du lointain dans le temps (l'âge d'or où notre passé se retrouve dans le présent des autres) et dans l'espace (les terres gorgées de richesses qui manquent chez nous). Selon cette conception les premiers siècles ont été les meilleurs et les plus heureux comme les terres éloignées sont les plus propices et les plus agréables à vivre. « Ici » et « maintenant » apparaissent alors comme des points de chute, une chute brutale non pas d'ordre matériel et intellectuel (l'homme n'a jamais accumulé autant d'avoirs et de savoirs qu'aujourd'hui) mais d'ordre culturel et moral (jamais il n'a eu autant conscience de ses limites spirituelles). L'exotisme romantique ce fut la découverte émerveillée de l'Orient par l'Occident<sup>10</sup>. L'exotisme colonial, essentiellement documentaire, celui des Jules Verne, Pierre Loti, Rudyard Kipling, Joseph Conrad, qui était destiné à faire découvrir la diversité ethnique et l'infériorité raciale des peuples colonisés et à exalter les bienfaits de la colonisation, justifia la conquête effrénée du sud par le nord. Cet exotisme-là est dénigré et disqualifié par Victor Segalen qui tente de « le dépouiller de ses oripeaux » (le palmier et le chameau, le casque colonial, les peaux noires et le soleil jaune) pour

---

*humaine*, Paris, Le Seuil, 1989 ; Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992 et *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

<sup>10</sup> Lire notamment Edward W. Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1980.

en arriver très vite à définir, à poser la sensation d'exotisme qui n'est autre que la notion du différent, la perception du divers, la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même, et le pouvoir de l'exotisme, qui n'est que le pouvoir de *concevoir autre*<sup>11</sup>.

Chez Victor Segalen, l'exotisme est un mode de rencontre avec l'Autre, l'étranger, une manière de découvrir l'étrangeté, l'étrangèreté, l'extranéité, une forme de dépaysement conduisant à la redécouverte de Soi par l'Autre. Le premier « exotiste » dans la littérature occidentale n'est autre qu'Homère, auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, et Ulysse, son héros, est le premier « exote »<sup>12</sup>.

Il existe enfin un exotisme postcolonial, celui, par exemple, des écrivains francophones d'aujourd'hui, ces auteurs migrants qui découvrent, à leur tour, avec étonnement, l'endroit et l'envers de l'ancienne métropole, ses villes froides, ses banlieues avilissantes, ses lumières éblouissantes et ses ombres enténébrantes : l'Occident n'est pas la terre paradisiaque qui faisait rêver les colonisés du sud et de l'Orient. Tel est le regard sévère mais justifié que portent les anciens colonisés sur la métropole, l'Europe, l'Occident dont Édouard Glissant dit qu'il n'est pas un lieu, pas même un objet ni un sujet, mais un projet. Car l'Occident n'est pas à l'ouest, il est partout où se bâtit une société dans laquelle l'intérêt de l'individu l'emporte sur celui de la communauté, dans une relation fondée sur l'inégalité foncière justifiée par le libéralisme sans frontières.

Si l'exotisme a souvent consisté en un regard voyou, voyeur et jouissif sur l'Autre considéré comme objet, il peut aussi, selon la conception de Victor Segalen, s'avérer un mode de dépaysement total, de découverte de Soi par l'Autre en tant que sujet : il s'agit, dans ce cas, d'établir l'équilibre entre l'ipséité et l'altérité et de trouver les mots justes pour l'exprimer. Victor Segalen parle d'un « sentiment du divers » qui dépasse la simple sensation d'exotisme, celui de la pacotille coloniale, et dont l'exercice constitue une

---

<sup>11</sup> Segalen, Victor, *op. cit.*, p. 41.

<sup>12</sup> Terme inventé par Segalen pour désigner « celui qui a le goût des pays lointains et des choses exotiques ».

« esthétique du divers » se nourrissant de l'imagination tout en attisant le désir d'écrire<sup>13</sup>. Édouard Glissant relaie cette idée-force, plus de cinquante ans après, en dissertant sur une « poétique du divers »<sup>14</sup> et en proposant le concept de *créolisation*, cette sorte de « mouvement perpétuel d'interpénétrabilité culturelle et linguistique » défini comme le « métissage qui produit de l'imprévisible ». Chez Victor Segalen l'exotisme, élargi aux dimensions anthropologiques du divers, devient un mode d'existence et une forme de poétique se nourrissant des saveurs de la liberté. Être libre c'est vivre ivre : « Je conçois autre, et aussitôt le spectacle est savoureux. Tout l'exotisme est là. »<sup>15</sup> Ailleurs il écrit précisément :

J'ai dit avoir été heureux sous les Tropiques. C'est violemment vrai. Pendant deux ans en Polynésie, j'ai mal dormi de joie. J'ai eu des réveils à pleurer d'ivresse du jour qui montait... j'ai senti de l'allégresse couler dans mes muscles.<sup>16</sup>

Enfin, en littérature comme en philosophie, il y a l'engagement. Il est à entendre comme une prise de position militante en faveur d'une cause en laquelle on croit et que l'on défend avec détermination, y compris au péril de sa vie. Il s'agit, par l'écriture, d'agir sur la société, de faire bouger les lignes, de transformer la vie et le monde. L'engagement de l'intellectuel et de l'écrivain pour l'émancipation de son peuple, de sa culture, de sa langue, ne peut s'affirmer que dans la contestation de la norme établie, dans la rupture avec l'*establishment*, dans la dissidence et la marginalité. Il s'agit de conscientiser le lecteur individuel, puis la masse du peuple entier, en vue d'un vrai progrès social et moral. L'écriture apparaît alors comme une arme de guerre, au même titre que le fusil<sup>17</sup>, et la littérature comme

<sup>13</sup> Sur l'esthétique du divers Victor Segalen n'a laissé que des notes éparses rédigées entre 1908 et 1918 qui ont donné matière au livre posthume publié en 1978 (cité plus haut).

<sup>14</sup> Glissant, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

<sup>15</sup> Segalen, Victor, *op. cit.*, p. 42.

<sup>16</sup> Segalen, Victor, *Lettre à Henry Manceron*, 23 septembre 1911.

<sup>17</sup> Songer au roman d'Emmanuel Dongala, *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris, Albin Michel, 1974.



un moyen de lutter contre l'oppression politique ou la dépossession économique, culturelle, linguistique. L'engagement se définissant par le projet du destinataire (l'écrivain) et par son effet sur le destinataire (le lecteur), l'écriture est nécessairement engagée car elle résulte d'un acte de volonté (politique ?) et d'un choix poétique. Mais ici les procédés phatiques et esthétiques, ludiques et expressifs sont subordonnés à la nécessité de promouvoir une cause par la mise en avant des fonctions cognitive et incitative du langage efficace.

L'engagement est aussi une forme de loyalisme envers la langue et la culture qu'elle porte. Pour l'écrivain francophone il s'agit d'un double loyalisme, envers la langue seconde dans laquelle il écrit et envers la langue première qui opère dans la clandestinité au sein du texte, à la manière d'un palimpseste. Cela conduit parfois à un double discours, l'un explicite l'autre implicite, l'un public l'autre privé. On pourrait parler, comme Lise Gauvin, de *langagement*<sup>18</sup> : engagement dans la biculture, la bi-langue, voire dans le double langage. Car le public, pour l'auteur francophone, est, lui aussi, double, autochtone et étranger, national et international, avec des attentes différentes, passablement antagoniques.

Le livre que l'on a entre les mains est écrit par des scientifiques africains et non africains, tous professeurs de langue et littérature françaises dans diverses institutions universitaires en France, en Afrique et en Amérique. Il rassemble des textes qui portent une réflexion sur la littérature coloniale et postcoloniale écrite par des auteurs francophones de langue maternelle française ou non. Il s'agit, dans l'ordre alphabétique, de Calixthe Beyala, Ken Bugul, Aïda Mady Diallo, Fatou Diome, Kossi Efoui, Jules Minne, Mongo Beti, Pius Ngandu Nkashama, Achille Ngoye, Alain Resnais, Gérard Tchikaya U Tam'Si, Jules Verne. Sur la longue période qui va du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, il témoigne de la pluralité des acteurs/auteurs (avec l'entrée remarquable des femmes africaines en littérature), de l'évolution des idées, de la diversité des thématiques, des motivations et des dynamiques à

---

<sup>18</sup> Gauvin, Lise, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

l'œuvre. Par-delà les enjeux argumentatifs, narratifs et descriptifs, l'évasion, l'exotisme et l'engagement constituent un bon fil conducteur pour une réflexion sur la rencontre avec l'Autre, sur le sentiment de la langue et sur la poésie qui en résulte.